

"Des substitutions ?

Pour présenter l'ouvrage de Guy-R. Vincent

Des Substitutions comme principe de la pensée,

Etude de récits mythiques grecs et sanscrits

L'Harmattan, coll Ouvertures philosophiques,

Isbn 978 2 296 55931 8

Il s'agit d'un travail comparatif de 315 pages, entre des récits mythiques grecs et sanscrits narrants des substitutions, puis d'une réflexion généralisée sur les perturbations occasionnées par ce procédé antérieur à la métaphore même ; dans tous les domaines on opère par substitution mais cela se fait parce que des classes de perturbations existent, assez régulières. Ainsi ce traité définit dans une seconde partie le pouvoir des périphrases (chez Homère et Vyâsa), l'origine par le biais étymologique des quatre opérations de calcul, une archéologie de la démocratie, le principe de la peinture et le comparatisme en mythologie. Ces questions se lient entre elles.

On commence par une comparaison entre des récits mythiques grecs et indiens qui parlent de remplacement (le modèle le plus connu est celui du roi Admète qui, devant mourir, envoie aux enfers, à sa place, son épouse Alceste). Un recensement est effectué. Mais ensuite du mythe on peut passer à des formes de pensée : la substitution est au cœur de toutes nos activités intellectuelles (en mathématiques, au théâtre, dans les religions, en démocratie, etc. par exemple) au point qu'il convient de la considérer comme antérieure à la métaphore.

La substitution n'a jamais été étudiée ni dégagée dans ses conséquences et ses implications, certainement parce qu'elle semble aller de soi. Il n'empêche qu'elle détermine nos modes de spéculation ou de décision dans la mesure où elle suscite des variantes ordonnées.

SYNOPSIS

Des Substitutions comme principe de la pensée, Etude de récits mythiques grecs et sanscrits

Ière partie "Les mythes substitutifs, analyse et propriétés

1 Généricité et substitution [la perturbation substitutive génère l'extension conceptuelle et l'accès à une prototypicalité]

2 Points de contacts singuliers mythologiques [définir des types de substitutions : approche externe]

3 Récréations substitutives [passage en revue de récits mythiques grecs et indiens selon deux catégories : substitutions directes ou relayées ; origine de nouvelles conditions intellectuelles]

4 Dynamiques aux effets figuratifs [altération interne du mythe en trois potentiels : le substitut poursuit son travail de perturbation créatrice]

5 Duplications signifiantes [le substitut comme double renforce le sujet qui devient un Modèle et cela

prédispose à des transferts en des domaines externes]

Conclusion : la substitution ouvre une tension entre l'appropriation d'un pouvoir et une possibilité d'action au sein d'un espace : elle est au coeur de nos démarches intuitive, analytique, synthétique ou analogique ; elle les fonde même.

IIème partie "Domaines garants"

1 Arrière-fonds et ingressions : [le double créé dans un système "migre" en d'autres domaines et les perturbe : nos systèmes d'interprétation - herméneutiques- subissent les contraintes de ces migrations ; ces contraintes sont omises]

2 Actes et titres : des épithètes homériques aux épiclèses et périphrases [l'épithète change de statut, se substituant au nom : mécanisme très complexe d'altérations - cf. le pronom]

3 Les quatre opérations : [l'étymologie des mots désignant les quatre opérations induit à penser que ces opérations ébranlent la liste énumérative et tentent de combler une trame, substituent un plein : « tomber juste » dans un calcul renvoie à l'obsession d'absence de restes dans tout sacrifice]

4 Le pouvoir démocratique : [le représentant élu comme substitut du peuple, donc comme élément perturbant ; archéologie de la représentation démocratique depuis la formation d'un patrimoine, du legs, du trustee, du producteur ; le taureau de Phalaris comme modèle]

5 De la substitution en peinture : [imiter c'est remplacer, donc accepter une perturbation : le quiproquo domine l'histoire de la peinture ; le peintre saisit deux formes qui n'ont rien à voir entre elles : chacune croit voir en l'autre sa préoccupation, y substituant ses visées]

6 De la substitution à la comparaison : [en mythologie comparée, la comparaison permet de reconstruire un proto-récit ; la substitution permettrait d'apparenter des récits autour de noeuds de bifurcation ou cribles orientant les récits]

Conclusion générale : [vers la désignation d'un "complexe d'Admète" en tant que moyen de montrer des classes de perturbation aux effets novateurs ; les phases appréhendées sont en revanche communes à toute substitution]

Introduction

Interroger les mythes : est-ce atteindre l'aube de la pensée ? Premiers récits conservés des hommes, ils paraissent des partenaires idéaux pour cet enjeu. Mais des raisons font douter de cette relation privilégiée : leur complexité nie qu'ils puissent exprimer les balbutiements d'une pensée en formation ou invite à croire que la

complexité est inhérente à toute pensée même naissante (ni naissante ni adulte, alors) ; leur transmission par des altérations successives ne les rend guère « purs » et initiaux ; rien n'empêche de poser qu'ils n'ont pas été précédés par des récits plus simples, perdus, les ayant nourris. Un mythe n'est peut-être pas originel, tout au plus indique-t-il un point d'ancrage (et non de départ), une délimitation nouvelle, un point fixe de réflexion, de quoi ébranler l'univers, selon la formule d'Archimède.

La mythologie comparée, analysant cette matière mythique, se construit autour de ces notions. Elle choisit, à cet effet, des aires de culture comme, par exemple, l'aire indo-européenne qui fournit un corpus de textes et récits comparables. La tentation est grande de passer d'une aire de culture à une autre, voire même de postuler l'existence d'universaux, certes en multipliant les précautions. C'est que le comparatisme en mythologie fonde une science des métamorphoses qui n'est pas loin dans ses principes de la topologie : des déformations dissimulent des invariances que l'on nomme structure, système, trace, rite... Engagée dans cette voie, cette discipline explique le pourquoi et le comment de ces métamorphoses, par l'influence de facteurs externes tels que l'histoire, un changement de religion, l'oubli et l'usure, les mentalités. Cela lui est suffisant car elle se préoccupe d'une unité antérieure retrouvée, commune à des récits, que le temps, l'espace, les circonstances extérieures ont éloignés l'un de l'autre. Est-ce assez expliquer ?

Poser un regard sur d'éventuelles « lois » de transformation, les dégager, se demander si elles existent, tel est notre projet. Le principal obstacle revient à la présence excessive que la métaphore et ses dérivés comparatistes (analogie, comparaison, similitude, rapprochement, synthèse) ont pris sur nos esprits. Il nous a fallu faire surgir une autre force intellectuelle, la *substitution* qui, au contraire, disperse les attentions, ébranle les assemblages. Or, ces ébranlements ne sont pas chaotiques, ils viennent, à point nommé, pour générer des formes nouvelles et analysables car malléables. Il faut les voir se mettre en place et à l'œuvre. Une théorie des substitutions a toutes les chances de satisfaire notre besoin de donner à des transformations une ligne directrice, d'en faire une série, avec l'« ingression », si l'on adopte le concept du métaphysicien A. N. Whitehead, d'une régulation idéale provoquée par le trouble même de la substitution qui forme un événement. Le comparatiste est animé du désir d'ôter toutes les altérations subies comme si elles cachaient le récit initial, comme si elles étaient des scories. Le « substituaiste » réhabilite les *scories* et les voit comme des créations ne pouvant naître que de l'emploi des substitutions, des perturbations qu'elles provoquent et des bifurcations qu'elles imposent. Des classes de perturbations selon les champs d'application sont à notre disposition. Comme toutes les créations, elles sont d'inégale importance. Un récit mythique peut se dégrader en légende comme il peut s'achever en œuvre d'art. Certaines lois de transformation en sont la raison.

Si nous avons appliqué ces critères à des domaines extérieurs à la mythologie (l'épopée, la peinture, le calcul, la démocratie, où des phénomènes de remplacements ont lieu), nous nous demandons avec quelque inquiétude si une limite à l'extension existe : au hasard d'une rencontre, une forme en remplace une autre dans notre esprit, une pensée se superpose à tel doute, un simple mot fuit devant un synonyme plus chanceux, une périphrase prend de l'importance, une carte est subtilisée par une autre dans un tour de magie, un épouvantail sous son chapeau de paille imite dans le champ un paysan soupçonneux, le mouvement d'un nuage fait place à l'immobilité d'un ciel serein, une couleur recouvre une autre. Le peintre Fr. de Asis, perfectionnant la leçon d'aller sur le motif, a cette étonnante observation : « la nature montre une explosion permanente ; nous, les hommes, nous sommes les seuls à ne pas suivre cette loi, à nous arrêter », sans doute parce que nous substituons à cette explosion magnifique de formes, de couleurs, de départs incessants, nos projections et surtout nos attentions et distractions perturbantes, au lieu de maintenir des vibrations sensorielles à la hauteur de la Nature. Soit déjà deux façons de dilapidation tout aussi substitutive, l'une close (car liée à nos fantasmes et intérêts) et l'autre ouverte (car liée à une disponibilité, un effort, une observation).

Il y a des bénéfiques à substituer, des dégâts aussi, de quoi espérer un jour construire une théorie des conséquences qui dirait dans ses ultimes détours l'effet et la nature de tous nos simulacres.

Cette théorie pourrait être une théorie des épithètes : « placé sur » est le sens de ce mot, qui se nuance par « attribut », « qualificatif », « prédicat », « adjectif », « épiclèse ». C'est avec ces placements désordonnés

permis par le langage que naissent nos soucis et nos grandeurs intellectuelles (Dieu est parfait, le monde est infini, le Bien est le Beau, être juste et vrai...). Puissance des attributions qui dotent un objet réel ou idéal d'une notation, et lui substituent une appartenance plus générale. Entre la nominalisation et la verbalisation, entre titre et acte, l'adjectif est un concentré de l'essence du langage, le moyen de son développement et son adhérence au monde. Par lui, on tient une trace des errements possibles de notre inventivité dont la mythologie a la plus belle part.

Extraits de différents chapitres :

PREMIERE PARTIE

Chapitre II - Points de contact singuliers mythologiques

Le corpus rassemblant des récits de substitution sera essentiellement gréco-indien et emprunte à la mythologie comparée la façon de se constituer : le mythe n'est pas toujours présent comme tel, il a pu être transposé dans des récits épiques ou même péri-épiques (théâtre, contes, légendes, fables...) mais il reste reconnaissable à différents traits ou traces, comme l'affleurement de quelque merveilleux. Les mythes ont pour acteurs des puissances divines ; même ces dernières transposées dans le monde des hommes, demeure au moins la trace d'un enjeu supérieur. Mais, à la différence de la mythologie comparée qui, entre deux histoires, cherche à retrouver un canevas commun, par suite d'influences ou d'un héritage ou de structures narratives communes, nous n'envisageons pas d'analyser les similitudes d'un récit grec et d'un récit indien, mais de considérer deux façons de perturber une situation par le biais de la substitution. Et encore la situation n'a pas à être vraiment identique, ce sont seulement les rôles qui sont à être les mêmes, c'est-à-dire les actants (des acteurs divins ou humains) jouant un certain rôle. Ces rôles identiques suffisent. Cela double la réponse possible (situation ou rôle perturbés), donne à l'expérience une seconde assise, la confirmant ou indiquant qu'il y a plusieurs voies à envisager.

Parfois même, c'est au sein même de l'histoire à substitution que l'emploi de deux perturbations est présent. C'est le cas de l'histoire d'Admète qui va nous servir de paradigme pour cette raison. Elle nous est parvenue par le biais de la pièce de théâtre d'Euripide (Vème s. av. J-C) nommée *Alceste*, du nom de l'épouse du roi Admète et par la *Bibliothèque* d'Apollodore, un résumé de mythologie datant de l'Antiquité (Ier siècle après J-C). Admète, roi de Phères en Thessalie, a obtenu du dieu Apollon (pour l'avoir reçu chez lui en un temps où le dieu était en exil) la faculté de se faire remplacer le jour où la Mort viendra le chercher. Admète interroge ses amis, ses parents, tous refusent sauf son épouse Alceste. Alceste lui demande seulement de prendre garde à leurs deux enfants s'il venait à se remarier. Elle meurt. Admète, éprouvé par son absence, songe alors qu'il pourrait faire construire une statue représentant le corps d'Alceste. Entre-temps, Héraclès demande l'hospitalité à Admète qui, malgré son deuil, se consacre à son hôte, lui voilant le malheur qui l'accable. Héraclès finit par le savoir et décide de ramener des Enfers Alceste. Elle retrouve donc son époux.

Dans ce récit, il est intéressant de noter deux types de substitution : d'un côté, Alceste remplace Admète ; de l'autre, Admète veut faire fabriquer une statue à l'image d'Alceste. Le premier type est *direct* avec deux actants, le second est *indirect ou relayé* avec trois actants (on crée un tiers) : deux personnages réels dont l'un s'efface ou deux personnages réels et un fictif (le simulacre). Pour l'heure, l'actant fictif est hypothétique, et n'a pas de rôle particulier mais il pourra servir à éviter la disparition d'un personnage (Admète pourrait donner ce

simulacre à la Mort, plutôt que son épouse ; Admète pourrait aussi fabriquer un simulacre de lui-même pour mourir sans demander l'aide d'autrui). Ces possibilités sont soit des évolutions futures, soit des éventualités écartées. Cela renvoie à la question suivante : parmi ces possibilités, laquelle représente la perturbation maximale ? Que le héros se fasse remplacer par un être vivant provoque certainement plus d'excitations qu'un remplacement par une statue de son épouse ou de lui-même. Ce qui doit être recherché, c'est la fécondité de la substitution, l'accroissement immédiat de déséquilibres que la perturbation offre, mais, de toute évidence, la décision adoptée par Admète, que ce soit la première (substitution directe) ou la seconde (substitution indirecte), génère du trouble à plusieurs niveaux : dans son palais et dans sa famille où il essuie le refus de tous et même de ses parents, qui lui reprochent son égoïsme, puis dans le monde des dieux où la Mort reproche à Apollon cette faveur accordée et contre-nature, enfin auprès de son épouse inquiète pour ses enfants ; quant à fabriquer un simulacre (projet non réalisé par Admète), il est de nombreux cas dans la mythologie où ce type indirect de substitution est condamné, considéré comme sacrilège (outre l'histoire de Pygmalion dont nous reparlerons, celle de Laodamie qui étend sur le lit nuptial un mannequin de cire représentant son époux, le guerrier Protésilaos, le premier tué à Troie ; son père le lui brûle et Laodamie se jette dans le feu¹). Il restera à penser que tant de désordres apportés à différents milieux (divin, familial, social) ne sauraient être gratuits mais sont compensés par un « gain ».

Mais, en plus de ces aspects, ce qui ressort de ces deux types de substitution, c'est leur « invraisemblance » et nous verrons que cette invraisemblance est encore plus forte dans les récits indiens. Il ne s'agit pas de répondre par un haussement d'épaules en prétextant que la mythologie affectionne ce type de situations mais de faire honneur à ces hommes ayant pensé en ces termes la situation, de considérer que nous sommes face à une hypothèse de travail, devant la manifestation narrative d'un problème théorique. Nul ne doute que se faire remplacer au moment de la mort est impossible, nul ne doute qu'une statue ne peut remplacer un être vivant, mais il est posé que, dans le cas où cela serait possible, l'interchangeabilité qui a été appliquée à des cas limites implique des solutions nouvelles. Un problème est posé : quelles conséquences y-a-t-il à substituer ? Qu'en obtient-on ? Rien n'est identique à quoi que ce soit, des écarts demeurent, mais les leures utilisés (une femme pour un homme, une statue pour une femme) ont fonctionné en nécessitant des agents extérieurs : un demi-dieu (Héraclès), un artisan (celui qui sculptera pour Admète). Il y a eu un détour, et ces agents extérieurs expriment des sortes de transcendances aux résultats éclatants : le retour du substitué, sa non-disparition, malgré l'emploi qui en est fait, sont en soi la certitude d'une permanence, d'une invariance (Alceste demeure) ; de même, la puissance virtuelle du simulacre, assemblant des qualités et une forme, le livre, par exemple, à l'expérimentation (la statue comme futur automate ou permettant un savoir anatomique). La perturbation narrée déboucherait ainsi sur différents modes opératoires, nouveaux à l'époque, qu'il faut nommer et retirer de leur gangue narrative (le mythe), quoique leur impact sous cette forme ne fasse aucun doute, puisque le mythe agit par derrière et structure la pensée secrètement.

Substitution directe, substitution relayée : s'il est assez facile de démontrer que ces deux modes de perturbation recouvrent des choix plus ou moins forts de trouble au sein de divers milieux, dire que le résultat en est une façon de penser nouvelle, sera une proposition moins évidente. Nous la soutenons pour le moment avec un constat : l'invraisemblance de ces récits de substitution est telle que leur nature est d'être un objet d'étonnement et de réflexion. Mais la comparaison avec des récits de la mythologie indienne ancienne conduit à d'autres considérations. Ces récits posent d'identiques substitutions directes et relayées (un dieu ou un humain remplace un autre dieu ou un autre humain, un dieu ou un humain fabrique un simulacre d'un autre dieu ou d'un autre humain), ces substitutions dérangent également les us et coutumes propres à la culture indienne, mais l'interprétation donnée en Inde (la leçon du mythe, si l'on veut) diffère de celle du monde grec. Impétueusement, on pourrait en conclure que cette différence provient de la différence culturelle, si l'on ne se souvenait que la perturbation affecte ces deux milieux culturels, dérange pareillement des usages. Que ces usages soient

1 Homère, *Iliade*, II, 695. Apollodore, *Bibliothèque*, 3, 30.

différents, n'empêche pas qu'ils soient bouleversés. Toute substitution cause du trouble, indépendamment du contexte. Le milieu d'une culture n'y change rien, c'est-à-dire que le récit à substitution n'est pas déterminé par le contexte culturel (les noms et le décor sont accessoires). Il s'ensuit que si le message diffère, c'est parce que le récit oriente ce contexte vers une forme de pensée inhabituelle. Ce que l'on prend pour le résultat d'une spécificité culturelle n'est sans doute que cette forme de pensée nouvelle perturbant une culture. On confond les deux plans. Il ne faudra pas dire : « les grecs pensaient ainsi... » mais « la substitution les a obligés à penser ainsi... ». Le processus qui mène à cette forme de pensée inhabituelle au sein d'une culture est plus ou moins lié à tel mythe de telle culture, parfois mal transcrit ou déformé. Le comparatisme peut alors compléter une mythologie lacunaire par une autre pour décrire tout le processus mais en faisant attention à ce que l'issue de la réflexion est loin d'être forcément la même. Il se peut que le poids d'une tradition culturelle influe, in fine, sur ce résultat mais il est, d'abord, évident que le récit impose à sa tradition une voie nouvelle qui refaçonne la tradition et la re-caractérise. Nous aurons à répartir les données entre ces deux possibilités, si cela est possible. En effet, le récit en s'opposant au contexte culturel (en le troublant) impose son innovation intellectuelle, et refaçonne le contexte en cause mais à son tour, le contexte culturel cherchera à intégrer l'innovation, à exercer son contrôle, à la situer dans sa ligne globale. L'innovation a double chance de disparaître : elle semble le résultat d'une tradition culturelle (alors qu'elle provient d'une perturbation) comme elle devient le paradigme de la culture qu'elle a renouvelée. On en tire comme conséquence ceci : seule l'analyse de la substitution doit permettre de retrouver ce qu'elle fut et sa nature progressiste.

Comment déjà parvenir à une typologie des substitutions ? Il faut d'abord constituer un corpus car elles sont excessivement nombreuses dans la mythologie grecque et indienne mais on peut les regrouper autour de trois grandes règles :

a) la première sépare les substitutions où X remplace Y de celles où Y fabrique Z pour remplacer X ; l'histoire d'Admète qui se fait remplacer par son épouse Alceste et qui songe à remplacer la disparue par une statue est à la base de cette première division conceptuelle entre substitution directe et substitution indirecte (ou « relayée » : ce terme rend mieux compte du phénomène puisque l'esprit de la substitution est de fabriquer une série).

b) la deuxième fait intervenir des gradients puisque le récit choisi est pris soit au mythe, soit à l'épopée, soit au péri-épique (théâtre, conte, légende) ; ces différents genres modalisent le récit, organisent la perturbation selon des intensités différentes, quelque peu décroissantes ; à la mise en ordre du mythe succèdent l'aspect conflictuel de l'épique, ou encore le dilemme du tragique, puis le moralisme stabilisateur du conte, le merveilleux lisse de la légende.

c) le troisième considère par quels moyens la perturbation trouve sa fin : il peut y avoir intervention d'une instance supérieure (un dieu, un demi-dieu, une providence), il peut y avoir usage de la ruse et de l'intelligence (une énigme, une parole, un contrat), ou encore construction d'un objet (métamorphose, dédoublement, automate, statue). Ces moyens sont moins gradués que correspondant à une façon de faire : renversement (de situation), détournement (du problème), déplacement (sur un leurre).

Ces trois règles vont servir à ordonner un corpus gréco-indien.

Chapitre III - Récréations substitutives

Les récits de substitution sont loin d'être ennuyeux en raison de leur grande liberté imaginative. Leur variété est amusante et invite à avoir l'attitude de *Zeus subridens*. Mais le risque majeur serait d'oublier leur caractère perturbant fondateur, à savoir que l'expérience racontée tend vers une extension de nos abstractions. L'Inde comme la Grèce nous en serviront la preuve. D'autres cultures pourraient également servir à établir un

corpus et le choix de ces deux seules mythologies ne se justifie qu'en raison d'une théorie des conséquences : dans ces deux cultures, est née une certaine pensée abstraite à valeur universelle, dont tout porte à croire qu'elle s'origine dans leur mythologie luxuriante. Un point d'articulation existe donc entre cette fantaisie mythique et cette rationalité affirmée. La conservation des données mythiques n'est pas non plus à dédaigner. Comme le soulignait naguère l'ethnologue Cl. Levi-Strauss, un mythe est l'ensemble de ses variantes. Les mondes grec et indien nous offrent cette opportunité.

La complexité de ces récits n'en est pas moins grande et un premier travail consiste à classer ces récits selon trois paramètres qui mettent en valeur cette complexité : deux ou trois actants, trois genres, onze possibilités. Nous savons déjà que la substitution peut être simple (X remplace Y) ou relayée (X fabrique Y pour remplacer Z ou X), nous savons aussi que ces récits se trouvent dans le genre mythique, dans le genre épique, et dans le genre péri-épique (théâtre, conte, légende), et il nous reste à préciser toutes les situations possibles de substitution (elles sont au nombre de *onze*).

I- Des substitutions directes :

Le premier ensemble (celui des *substitutions directes*) est construit par cette règle : quelqu'un remplace quelqu'un d'autre, à savoir **cinq** possibilités :

- cas a : un dieu remplace un autre dieu
- cas b : un dieu remplace un humain
- cas c : un humain remplace un dieu
- cas d : un humain remplace un autre humain
- cas e : un humain remplacé par un autre lui-même (un alter ego).

.....

II- Des substitutions relayées : insertion d'un tiers (statue, déguisements, masques...)

Le second ensemble que nous analyserons est construit par une autre règle : un actant fabrique un substitut (statue, automate, totem, masque, objet, etc.) pour remplacer un autre actant (ou se remplacer), à savoir **six** possibilités :

- cas a : un dieu fabrique un substitut pour remplacer un autre dieu
- cas b : un dieu fabrique un substitut pour se remplacer
- cas c : un dieu fabrique un substitut pour remplacer un homme
- cas d : un homme fabrique un substitut pour remplacer un dieu
- cas e : un homme fabrique un substitut pour remplacer un autre homme
- cas f : un homme fabrique un substitut pour se remplacer.

Chapitre IV Dynamiques aux effets figuratifs

La substitution est au départ un échange unidirectionnel qui met en relation deux actants directement ou indirectement (substitution relayée), l'un se mettant à la place de l'autre mais l'analyse est gênée par les motifs avancés pour ce remplacement. Il s'agit parfois de trouver quelqu'un qui accepte un rôle périlleux, comme le roi Admète a bien du mal à trouver quelqu'un qui puisse mourir à sa place et ne trouve que son épouse. Mais adhérer à un tel projet cache une violence subie ou acceptée. C'est pourquoi l'échange des rôles correspond toujours à une « **bi-capture** » où un actant s'impose à un autre actant : le substitut devient un actant capturé, à la place d'un actant capturant lui-même risquant d'être capturé. Le caractère prédateur inhabituel de la substitution ne peut être plus longtemps voilé et nous renvoie à l'idée que tout se joue en raison d'une menace : un danger (la mort) pèse

sur Admète, et Alceste, son épouse, doit obéissance à son époux et roi, si bien que *celui qui remplace comme celui qui est remplacé peuvent être des actants menacés*. On peut alors établir que des stratégies de bi-capture sont en cause : la mort impose sa loi, le roi Admète doit demander. Le substitut fabriqué (statue, masque, énigme...) n'est aussi qu'un intermédiaire pour capturer des valeurs d'actant, c'est une sorte de piège : une déesse ne peut être envoyée à Epiméthée, on lui envoie un substitut (Pandora) qui vaut pour cette déesse, c'est-à-dire qui capture les valeurs de cette déesse tout en capturant le pauvre Epiméthée ; Ekalavya fabrique une statue de Drona pour s'emparer du savoir de Drona qui finit par le détruire. La capture peut être voilée, elle n'en est pas moins présente. En notant cela, on comprend que l'actant attracteur développe une énergie qui s'empare de l'autre, moins pour la détruire que pour s'en servir (Admète se sert d'Alceste). Mais il ne s'en sert pas à la façon d'un outil (qui prolonge un geste et l'amplifie) mais à la façon d'une dérivation dont il dirige la force (il manœuvre la pièce d'un jeu d'échec).

Alors parler d'actant menaçant-menacé c'est décrire un niveau sous-jacent pour les personnages du récit où l'un veut capturer, l'autre est substitué, le troisième est le substitut. On répartit les positions successives, voire simultanées, où un acteur peut être par exemple d'abord menacé, puis menaçant, enfin à nouveau menacé, et ainsi de suite, mais surtout on comprend que des dénivellations et des attractions se forment parce que celui qui menace attire à lui et plisse le substrat en sa faveur. Subir une attraction vaut pour un déplacement, manifeste des énergies, les unes liées à l'attraction, les autres à des résistances. L'examen de ces configurations renvoie à une dynamique.

Chapitre V Duplications significantes

Exemple vérificateur : quand Naciketas remplace le sacrifice humain par celui d'un animal ou d'une figurine d'un animal, peut-on dire qu'il crée un double animal et une situation sacrificielle ? Le récit nous présente l'ordre inverse : nécessité du sacrifice et d'une victime, victime humaine remplacée par une victime autre. Mais posons que Naciketas cherche à se dupliquer et installer ce double dans un lieu adéquat. Le sacrifice est ce lieu qui communique avec les dieux. Ce que l'on nous raconte sera moins une ruse pour survivre qu'une approche du phénomène de la duplication diversifiante. On ne reproduit pas le même, comme dans la vie cellulaire², on produit de la ressemblance et de la différence, des similitudes. C'est plus important puisqu'il s'agit de désigner cette fonction générique, qui, d'un trait particulier, voire singulier (un attribut), donne soit l'accès à un genre (cf. la turbulence de l'eau remplaçant l'eau turbulente) soit l'accès à un prototype³. Dans le récit de Naciketas, le sacrifice d'un humain est remplacé par d'autres formes, les victimes possibles sont soudain innombrables. Cela signifie d'abord que la réalité s'ouvre à un facteur commun typique de la généricité : si cet « objet » a le statut de victime sacrificielle, cela lui donne tout des attributs d'une victime, cela lie cet objet au tissu des relations sacrificielles, au pouvoir des analogies propres à la notion de sacrifice. Ces analogies qui sont

2 La différenciation s'obtient par l'interaction des cellules à un certain niveau de population pour contrôler une déperdition d'énergie ou une prolifération mortelle. C'est un processus d'enclenchement finalisé (obtenir une division métabolique, gage de survie) et de réaction collective qui permet la différenciation et la complexité (un changement de niveau). Le processus de la substitution est donc d'une autre nature : la duplication a pour but d'obtenir un double perturbant au sein d'un contexte particulier car inventé, d'observer les effets de la perturbation ou propriétés dégagées, d'exporter le procédé à d'autres domaines, et non de modifier une lignée évolutive, de produire une élévation de la complexité. C'est plus un instrument d'investigation, au départ une mise en scène (même si tout fait croire à une urgence et à un péril) qu'un mécanisme évolutif.

3 Naciketas dote tout animal du trait générique d'être « sacrificiel » mais il définit ainsi d'autant mieux le sacrifice : une impulsion bien plus qu'un véhicule (l'animal ou l'homme sacrifié sont poussés vers les dieux). Les véhicules sont des marques qui nous éloignent du sens premier.

alors possibles, augmentent l'intérêt et la connaissance humaine pour cet objet. Si la vache (« go ») est offerte, ou si son phonème est offert pareillement, ce que l'on sait de la vache, de son lait nourricier, de son appartenance au soleil, de sa capacité à exaucer les vœux, de sa bienveillance, est alors appliqué à la parole (que l'on nomme aussi « go ») : cette dernière nourrit donc, est lumineuse, dispensatrice, etc. Les traits de l'un servent à analyser l'autre. C'est un stade ultérieur préparé par la substitution. Ensuite, la duplication est à décrire ainsi : Naciketas fabrique une vache substitutive, mais pour ce faire, il tire une part de lui-même qu'il nomme vache, et imagine un lieu (sacrificiel) où employer cette image. Et c'est là que nous sommes surpris. Naciketas a un double issu de lui mais autre : peut-il se faire « vache » ? Dans un sens, oui, puisque cet animal est connoté en Inde de façon toute exceptionnelle : image même de la divinité de la Fortune. Mais, de plus, la vache réelle ou figurée (elle peut être une figurine, elle peut être « en eau », devenir une prière ou un vœu), en fait, exprime une fonction ; cela n'est qu'une intentionnalité vers..., un intérêt pour..., car l'actant (ici Naciketas) investit une partie du monde et y place son désir, donnant un statut à l'objet choisi (la figurine matérialise son désir). L'objectivation en est un des aspects puisque l'objet se regroupe avec d'autres objets dont il partage les qualités (ici les valeurs sacrificielles). Tout peut servir au sacrifice, tout prend de l'intérêt selon cette fonction.

Le récit de Naciketas est on ne peut plus clair, le jeune brahmane voué à mourir s'aperçoit que tout ce qui l'entoure tient à l'intérêt qu'il porte au monde, que seule l'intention maintient le monde, que le sacrifice est l'instance qui aide à valoriser au mieux ce maintien. Il faut une raison forte pour continuer à avoir de l'intérêt pour le monde extérieur à soi ; d'autres instances comme celle de la connaissance sont à nommer mais demeure bien la question de ce qui nous porte à croire en un monde extérieur valable. C'est un processus cognitif qui est nommé : un lieu est pensé en lequel on peut placer une idée et la valoriser. A noter combien ce lieu sacralisé ou conflictuel désigne un transfert : Naciketas dégage de lui la possibilité d'offrir, il est celui qui peut offrir et non plus l'offrande (ce qui doit être offert).

On pourrait dire ceci pour le mythe grec : Alceste est le double d'Admète jusqu'à ce que le roi Admète découvre l'usage de simulacres (la statue qu'il fait faire de son épouse) ; au lieu de sacrifier une partie très proche de lui (son épouse ou alter ego), la substitution lui fait découvrir que d'autres « objets » (des simulacres) offrent des qualités supérieures. La fin heureuse de la pièce d'Euripide nous voile ce fait : ce que l'on peut offrir de soi est multiple.

Rappel de cette première proposition : nous disons que le substitut et le substituteur ont même statut et sont quasiment une seule et même réalité pour l'analyse. Des possibilités pour s'exprimer ont besoin de la fabrication d'un double.

Il nous faut donc dégager ce que l'actant peut vouloir manifester quand il veut avoir un double et un contexte substitutif.

Cependant, la substitution n'est pas seulement modification du comportement. Cela signifie que d'autres paramètres entrent en action.

Seconde partie Domaines garants

Chapitre II – Actes et titres : des épithètes homériques aux épiclèses et périphrases

«... et l'oracle lui répondit de se garder du *monosandale* (Jason) »
Apollodore, *Bibliothèque* I, 9,16

[N. B. : nous utiliserons de façon extensive les termes d'« épiclèse » et de « périphrase » ; l'épiclèse est normalement une épithète donnée à un dieu et pouvant totalement remplacer le nom du dieu ; nous étendrons cet emploi à la nomination de personnages non divins. Quant à la périphrase, elle sera considérée comme une épiclèse généralisée, appliquée à tort et à travers, en quelque sorte laïcisée.]

[Résumé : Le problème ici posé renvoie à la constitution du langage : on conçoit des assemblages de phonèmes et de sens, on ignore le rôle des substitutions. Or, si tel élément peut remplacer tel autre élément (pronoms, doublets sémantiques, formes parallèles, emprunts, périphrases...), c'est peut-être moins par suite de négligences et de glissements que par suite de la richesse occasionnée par des perturbations bénéfiques au langage ou inscrite dans sa structure. On regardera donc la question des épithètes et des périphrases dans cette optique.

L'attribution d'un qualificatif à une substance (en premier lieu un être animé : dieu, héros) est un état intermédiaire entre deux emplois de substitution : soit l'épiclèse et la périphrase sont indépendantes et servent de substituts pour désigner une substance, de façon concurrentielle, jusqu'à devenir des épithètes pour renforcer la désignation, soit elles sont au départ des épithètes et elles se rendent indépendantes se substituant à l'expression de la substance. Le qualificatif est à poser entre un moment d'attachement (épithète) et un moment de détachement substitutif (épiclèse) : nous oublions qu'il est d'abord un élément libre. Il est donc important de savoir pourquoi et comment le qualificatif s'attache et devient épithète ou se détache en une épiclèse.

Nous poserons que la substance fabrique un double (le nom propre par rapport au nom disant une appartenance) dans un plan A (duplication) ; puis, que ce double est transféré sur un plan qu'il perturbe ; cette perturbation est assimilée à un obstacle opérant des scissions et des hérissés (ayant le sens des génitifs) dans le flux des sens du plan B ; parmi les éléments excités, c'est-à-dire parmi des mots surgissant, celui qui s'impose peut dire soit une possibilité d'action soit un titre. Plan A : Athéna est un nom propre remplaçant « fille de Zeus » ; plan B : elle peut être dotée de la qualité « celle aux yeux pers » et l'on dit « Athéna glaukôpis » : grâce à ce regard pénétrant, elle agit dans différents domaines de la réalité ; elle peut être appelée uniquement la « Glaukôpis » (épiclèse ou périphrase) : l'on désigne alors non plus une possibilité d'agir mais un titre qui rappelle le pouvoir médusant de son regard (« celle dont le regard paralyse », comme son bouclier porte la tête de la Méduse) ; la paralysie est l'inverse de l'action. Le qualificatif est devenu épiclèse.

Il y a un basculement de l'acte vers le titre ou l'inverse, selon que l'on fabrique une épiclèse ou une épithète. L'épithète remplace un génitif et par là conserve les actions propres aux génitifs ; dire « la trace du loup » exprime moins une appartenance qu'une origine (« celle qui provient de ») mais d'autres actions existent : finir, donner, émettre, ouvrir, fermer, englober, percer... Dire « Athéna glaukôpis », c'est dire « Athéna qui émet un regard pers », c'est-à-dire capable de voir clair et avec intelligence. Cette action possible, si elle devient épiclèse, se mue en un titre inhibant l'acte et au sens inverse (« celle qui possède un regard paralysant ») : la couleur « pers » se mue en une propriété prototypique du regard, à savoir la fascination.

Il en sera de même de toute périphrase bien constituée réduisant l'espace de déploiement propre aux actes : nommer la Mort « la Faucheuse », ce n'est plus dire l'abattage opérée par la faux mais « celle qui a pour sceptre une faux », c'est-à-dire, celle qui a un pouvoir de vie et de mort, celle qui règne vraiment. L'outil du serf est devenu un attribut de reine.

Le titre redonne à l'objet désigné sa part d'indétermination ; il ne s'agit pas d'une essence ou d'un concept ni d'un apport de subjectivité mais d'un renversement figuratif libérateur : l'image retenue dit un indéfinissable (un noyau prototypique). La Faucheuse est une reine, une émanation féminine, une inconnue sans patrie...Ainsi, les mots s'ouvrent à d'autres possibilités d'agencements.

Dans tout projet de périphrase se tient une inversion faisant place à un indéfinissable.

En ce sens, la substitution avec son lot de perturbations est bénéfique au langage qu'elle assouplit et déploie.]

Chapitre III – Les quatre opérations

[résumé : l'origine des quatre opérations est ici posée dans le cadre d'une substitution. Calculer n'est pas énumérer, c'est combler un ensemble pour éviter tout reste. La notion de limite posée est essentielle. Le nombre est d'abord un double des choses avant d'émigrer sur le plan du reste à évincer. Des traces de ce principe se retrouvent dans l'étymologie des noms désignant les quatre opérations, des images s'y glissent encore indiquant qu'il faut « tomber juste », c'est-à-dire combler, boucler, épuiser. Cela semble une évidence mais le calcul ne peut exister que si un cadre intellectuel imposant une limite existe préalablement, à la différence de la liste en soi infinie. Le calcul devient un moyen commode pour réaliser ce projet.

Le calcul s'introduit dans une activité humaine substituant à des actes ou des pièces des nombres et leurs relations. La suite des gestes dans un rituel est remplacée par le calcul des effets à obtenir, le nombre des dieux à contenter, les corrélations entre le sacrifice et le monde, par exemple. L'opération est alors d'ordre prototypique, éliminant ce qui manque et ce qui déborde, les « marques » inutiles détournant du sens, elle désigne une structure sous-jacente au rituel qui le rend vierge de toute spécification postérieure ou annexe : en se mettant en place, le rituel a construit à son insu une telle structure. Ainsi, s'il faut remplir dans des récipients donnés une quantité d'eau sans en perdre et que le calcul donne qu'il faut dix vases, tout rituel se donne alors comme ayant pour noyau le fait des mesures, il est « mesure », étalon de la réalité et organisation interne. En ce sens, les nombres et leurs relations ont remplacé les actes et les pièces. C'est le nombre qui commande le rituel alors qu'il lui doit son développement : le rituel pour être un cadre limitatif oblige le nombre au calcul, à formaliser les quatre opérations de base propre à tout calcul. D'ailleurs la mathématique conserve cet aspect de rituel fixe dans ses procédures.

Nous voyons dans ce type de substitution l'origine des quatre opérations.]

Chapitre IV – Le pouvoir démocratique et ses substitutions (ou le taureau de Phalaris)

[résumé : nos démocraties font de l'élu le représentant du Peuple ; nous poserons qu'il en est le remplaçant ou substitut. Dans ce cas, il provoque des perturbations dont la nature est d'être contrôlables et qui paraissent positives. C'est à cette nouvelle classe de perturbations que nous sommes conviés. La théorie de la substitution appliquée à la démocratie dégage quatre étapes ou possibilités réitérées : le tirage au sort, l'acquisition d'une propriété, la tutelle, et la transformation machinique. Chaque fois, le substitut intervient comme moyen de perturber, avec un quadruple objectif cumulé ou non : pour obtenir une décision, pour augmenter un bien, pour le confier, pour le transformer. La démocratie est un système qui utilise la substitution, et place ses substituts sur différents plans, de manière à bloquer des énergies et à les détourner.

La démocratie reste tributaire du processus substitutif qu'elle emploie, si bien que sa légitimité dépend moins d'une universalité possible que de l'acceptation des perturbations qu'elle propose et du bénéfice que l'on pense en retirer.

Y-a-t-il un système pouvant se substituer à celui de la démocratie seulement parce qu'il serait plus substitutif ? Question à ne pas éluder.

Tout ce chapitre pourra sembler audacieux car on prétendra que le député élu du peuple ne le représente pas mais le remplace, que le peuple substitué est sous tutelle à la manière dont on place un enfant ou une personne incapable de gérer ses biens, que les décisions prises sont limitées à quatre types de choix. Etc. Mais la complexité du fait démocratique est visée bien plus qu'une polémique.]

Chapitre VI – De la substitution à la comparaison

« Les vrais problèmes, au fond, ne sont pas ceux
où chacun se sent concerné »

R. Thom, in *Prédire n'est pas expliquer*.

[résumé : la réflexion porte sur les différences entre la comparaison et la substitution. La recherche de ressemblances, qui assurent un continuum, typique de la comparaison, est une opération intellectuelle précédée par celle de la substitution. En effet, l'emploi de doubles que l'on dote de propriétés et dont on exploite l'inadaptation montre surtout des contiguïtés approximatives mais issues d'une urgence vitale. Admète voit dans Alceste une remplaçante par défaut, quelque pis-aller, mais dont la dévotion perturbe la loi inexorable des Enfers et celle d'un palais royal.

Le comparatisme en mythologie se sert des substitutions mais les présente comme des entraves à une pureté originelle jamais atteinte puisqu'il lui faut retrouver sous des récits dissemblables le récit originel commun. Une théorie de la substitution, en revanche, s'intéresse aux perturbations véhiculées d'un plan initial à un autre et note les effets produits. Ces derniers ne sont pas aléatoires, dus entièrement à des contraintes historiques, mais appartiennent à des classes de perturbation causées par le double mythique sur cet autre plan.

Tout le problème est de savoir si un récit initial se déployant dans un ou plusieurs récits dérivés détermine ces récits dans leurs choix ou si le statut de double, perturbateur d'un milieu, n'est pas le vrai facteur déterminant : en s'installant dans un plan, le double opère d'ordinaire soit comme une épithète (le récit reste attaché à sa source), soit comme une épiclèse (il prend son autonomie et inverse un sens). Si tel est le cas, le double et le récit dérivé sont deux stades différents. Il faut poser la présence agissante mais invisible (disparue) du double et la chercher quand même dans les récits dérivés en retrouvant un processus. Il est possible de le reconstituer en partie pour cette raison. L'exemple choisi est celui de Persée et de saint Georges. Avant d'être un héros dérivé, saint Georges s'établit comme un double de Persée. Un second versant d'analyse consiste à voir comment ce double a perturbé le second plan.

Les méthodes divergent : le comparatiste note comment le récit initial s'érode et se conserve dans les récits dérivés (récits apparentés), le « substitutiste » désigne comment s'inscrivent, dans des récits, des perturbations de l'ordre de la bifurcation aux multiples possibilités. Cependant les avatars protéiformes d'un récit initial expriment des bifurcations relevant d'une typologie. Plus encore : une bifurcation intervenant sur certains récits que rien ne lie (récits parallèles) leur donne une trajectoire similaire. Ce sont des « transformés » moins aléatoires ou circonstanciels qu'événementiels : ils notent l'ingression d'une orientation possible grâce à l'action du double ou substitut. La classe de perturbations ici définie correspond à un ensemble de bifurcations]